Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 18 (1889)

Heft: 5

Artikel: Un nouveau traité de pédagogie [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039917

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

XVIIIe ANNÉE N° 5. MAI 1889

BULLETIN PÉDAGOGIQUE

ET LE

MONITEUR DE L'EXPOSITION PERMANENTE

Le BULLETIN paraît au commencement de chaque mois. — L'abonnement pour la Suisse est de 3 francs. Pour l'étranger, le port en sus. Prix des annonces, 20 cent. la ligne. Prix du numéro 30 cent. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. Horner, au Collège de Fribourg; ce qui concerne les abonnements, à M. Collaud, instituteur, à Fribourg.

SOMMAIRE. — *Un nouveau traité de pédagogie.* — *Echo des revues.* — *Causerie scientifique.* — *Partie pratique :* I. Langue française. II. Mathématiques. — *Bibliographies.* — *Variété : Profils universitaires.*

Un nouveau traité de pédagogie

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

De la culture de la sensibilité.

(Suite.)

§ 2. *Des diverses espèces de sentiments.*

I. Suivant que nos sentiments seront en harmonie ou en contradiction avec la loi naturelle et la loi divine, nous les appellerons *sentiments bons* ou *sentiments mauvais*.

Sentiments bons : la pitié à l'égard des malheureux ; la reconnaissance envers nos bienfaiteurs ; l'amour du travail, etc.

Sentiments mauvais : la dureté envers les pauvres ; les désirs de vengeance ; l'oubli des bienfaits reçus, etc.

II. Sans être positivement en harmonie ou en désaccord avec les préceptes de la conscience, nos sentiments peuvent être ou des *sentiments nobles* ou des *sentiments communs*.

Sentiments nobles : la politesse, le tact, l'amour de l'ordre et de la propreté ; le dévouement à la patrie, etc.

Sentiments communs : l'indifférence pour l'ordre et la propreté ; la curiosité quand elle se rapproche de l'indiscrétion ; la bouderie ; la lâcheté ; l'attachement excessif aux choses de la terre, même

quand il ne conduit pas à des injustices proprement dites, etc.

III. Nos sentiments sont ou des *sentiments de sympathie* ou des *sentiments d'antipathie* selon que leur objet nous inspire de l'attrait ou de la répulsion.

Sentiment de sympathie : l'admiration que nous éprouvons à l'égard de l'honnête ouvrier qui ne recule devant aucune fatigue pour subvenir aux besoins de sa famille.

Sentiment d'antipathie : l'indignation que nous cause la divulgation d'un secret sur lequel on nous avait promis un silence absolu.

IV. Eu égard aux divers états par lesquels la sensibilité fait passer notre âme, on peut distinguer trois espèces de sentiments : les *sentiments agréables*, les *sentiments désagréables* et les *sentiments mixtes.*

Sentiment agréable : la joie que l'approche des vacances cause à la jeunesse des écoles.

Sentiment désagréable : le chagrin que nous cause la maladie d'un ami.

Sentiment mixte : la douleur que nous éprouvons à la mort de nos parents, tempérée par l'espérance chrétienne de les revoir un jour dans une vie meilleure.

V. Les divers sentiments qui s'emparent de nous sont provoqués tantôt par la *perception des sens* et nos *sensations physiques*, tantôt par la seule *activité de notre esprit.* La pédagogie allemande a donc raison de diviser les sentiments en *sinnliche Gefühle* et *geistige Gefühle.* Malheureusement, notre langue ne possède pas d'adjectifs qui rendent bien cette distinction.

Sentiments provoqués par la perception des sens ou les sensations physiques : la vue du ciel étoilé élève l'âme vers Dieu ; l'impie s'effraie quand il entend la voix menaçante du tonnerre ; la faim inspira à l'enfant prodigue le regret d'avoir quitté la maison paternelle.

Sentiments provoqués par le travail de l'esprit : le souvenir d'une bonne première Communion réjouit le chrétien à l'approche de la mort ; le souvenir de la patrie absente afflige souvent le cœur de l'exilé.

VI. Beaucoup de sentiments prennent des noms différents suivant leur degré d'intensité, c'est-à-dire suivant l'empire qu'ils excercent sur nous et les actes auxquels ils nous portent.

Exemples : esprit d'économie, avarice, cupidité ; — générosité, prodigalité, habitudes dissipatrices ; — curiosité, impatience, agitation ; — insensibilité, dureté, cruauté ; — charité, dévouement, abnégation ; impatience, colère, emportement ; antipathie, inimitié, haine ; — sympathie, amitié, amour, passion.

Dans le langage philosophique, le mot *passion* désigne tout mouvement de l'âme, en bien ou en mal, pour le plaisir ou pour la peine. Le langage ordinaire, par contre, donne le nom de passion à toute inclination à la fois violente et portant au mal.

§ 3. *Des divers objets vers lesquels la sensibilité nous porte, soit de la division des inclinations.*

I. La plupart les psychologues sont d'accord pour distribuer en trois classes les inclinations humaines, soit les objets vers lesquels la sensibilité nous porte :

a) Les *inclinations personnelles,* qui ont pour objet le *moi* individuel de chacun de nous et tout ce qui s'y rapporte directement. Tels sont l'orgueil, l'amour des richesses, l'ambition, la gourmandise, l'amour-propre. M. Compayré résume toutes ces inclinations en un seul mot : *égoïsme*. Il est, toutefois, à noter que le mot égoïsme s'emploie d'ordinaire dans un sens plus restreint et que nous appelons égoïste celui-là seul qui ne pense qu'à sa propre personne et à son propre intérêt. Les inclinations personnelles peuvent avoir leur bon côté ; l'égoïsme est toujours réprouvable.

b) Les *inclinations sympathiques* ou bienveillantes, qui nous attachent à autrui, et pour lesquelles l'école positiviste a inventé le nom barbare d'*altruisme*. Ce sont les affections, en général, l'amitié, le patriotisme, l'amour de l'humanité, etc. Quiconque connaît le cœur humain sait que les inclinations sympathiques sont intimement liées aux inclinations personnelles. Si nous aimons nos semblables et si nous leur faisons du bien, c'est tantôt parce que nous trouvons un plaisir personnel, tantôt en vue de notre propre avantage temporel et spirituel.

c) Les *inclinations supérieures,* qui ont pour objet des idées abstraites : l'amour du vrai, l'amour du beau, l'amour du bien, etc.

A ces trois classes d'inclinations, il semblerait, à première vue, qu'on dût en joindre une quatrième, à savoir les inclinations inférieures, basses, mauvaises. Mais, si l'on y regarde de plus près, il est facile de remarquer que ces inclinations mauvaises sont en réalité des inclinations personnelles ou des inclinations sympathiques dégénérées. Ainsi en est-il de la luxure, de l'intempérance, de la jalousie et, en général, de tous les mauvais penchants qui vicient la nature humaine.

II. Comme théorie, la classification que nous venons de rapporter peut être d'une exactitude parfaite. Pour la pratique, elle nous paraît ne pas déterminer avec assez de précision la tâche du maître au point de vue de la formation du cœur. A notre avis, la pédagogie allemande est, en cette matière, plus positive et plus précise. Or voici, d'après elle, les quatre principaux sentiments ou les quatre principales amours que l'éducation doit s'éfforcer d'implanter et de développer dans le cœur de l'enfance et de la jeunesse :

a) Le sentiment *intellectuel,* soit l'amour du *vrai ;*

b) Le sentiment *moral,* soit l'amour de ce qui est *bon* aux yeux de la loi naturelle et de la morale chrétienne ;

c) Le sentiment *esthétique,* soit l'amour du *beau ;*

d) Le *sentiment religieux,* soit l'amour de Dieu et de tout ce qui se rapporte à son service.

Et, de fait, quoi de plus beau qu'un cœur sincèrement épris de l'amour du vrai, de l'amour du bien, de l'amour du beau et de l'amour des choses divines? Le ciel et la terre se réjouiront à sa vue, et grand sera, devant Dieu et devant les hommes, le mérite de l'éducateur qui l'aura formé et dirigé.

§ 4. *Du sentiment intellectuel, soit de l'amour de la vérité.*

Dieu ne se borne pas à désirer que nous apprenions à connaître froidement la vérité; il veut de plus que nous nous attachions à elle avec amour. Voilà pourquoi l'âme qu'il nous a donnée est à la fois intelligente et sensible.

I. L'amour de la vérité est donc un sentiment naturel à l'homme. En vain, objectera-t-on, à l'encontre de cette thèse, que pour beaucoup d'hommes le mensonge semble avoir plus d'attraits que la vérité; en vain nous opposera-t-on le peu d'ardeur que la plupart des enfants et des jeunes gens montrent pour l'étude. De ce qu'un enfant n'aime pas à *étudier,* il ne résulte nullement qu'il n'aime pas à *savoir;* il voudrait même, ses interminables questions le prouvent, il voudrait tout savoir, s'il pouvait y parvenir sans réflexion et sans travail, sans fatigue et sans peine. — Quant à l'homme qui ment, nul n'ignore qu'il éprouve cependant le besoin de donner à ses paroles au moins quelque apparence de vérité; nul n'ignore que s'il se plait à tromper les autres, il n'aime pas à être trompé lui-même. Tant il est vrai que l'homme est fait pour la vérité et que l'amour de la vérité lui est naturel et inné. Sans doute, il nous arrive parfois à tous de nous estimer et de nous dire heureux de n'avoir pas su telle ou telle chose. Mais, si l'on y fait attention, la cause de cette joie se trouve-t-elle dans notre indifférence ou notre antipathie à l'égard de la vérité? Non pas. Il faut la chercher uniquement dans le fait que, pour tel cas donné, notre ignorance nous a épargné des ennuis, des inquiétudes, des émotions désagréables.

II. Précisément parce qu'il nous est naturel, l'amour de la vérité, suivant qu'il est satisfait ou déçu, devient pour nous une source de jouissances intimes ou d'amer dépit.

Ici, c'est l'homme droit et honnête, indigné en voyant qu'on a abusé de sa bonne foi et qu'on l'a trompé. C'est le savant déconcerté et décontenancé parce que ses recherches n'aboutissent pas au résultat désiré.

Là, c'est le jeune enfant immobile et comme suspendu à vos lèvres, pendant que vous lui racontez une histoire ou que vous décrivez en sa présence une région lointaine et inconnue. C'est l'astronome heureux au sommet de son observatoire, parce que ses fatigues semblent ne pas rester infructueuses et qu'il espère découvrir bientôt une constellation nouvelle. C'est Archimède,

courant, ivre de joie, à travers les rues de la ville pour annoncer à ses concitoyens qu'il a enfin trouvé un levier capable de soulever le monde.

C'est encore, dans un autre ordre d'idées, le pécheur soulagé, délivré d'un poids et respirant avec une aisance nouvelle, dès qu'il a fait au ministre de Dieu la confession entière de ses fautes. C'est la justice humaine ébranlée et comme désarmée en présence d'un aveu humble et sincère. Tel est notre amour naturel pour la vérité que même après le crime le plus affreux, l'ordre entier nous paraît presque rétabli, sitôt que la vérité est rétablie.

III. Qui ne voit que cet amour naturel de l'homme pour la vérité livre à l'éducateur un champ à exploiter et un champ à cultiver.

a) Sans doute, l'enfant, pour l'ordinaire, n'aime pas à étudier et à réfléchir beaucoup. Mais en retour, il est curieux ; il aime à savoir, il voudrait même tout savoir.

Que la curiosité enfantine soit donc toujours tenue en éveil ; que les matières des leçons soient choisies, non pas au hasard, mais d'après un ordre déterminé et méthodique ; que l'enseignement soit gradué avec soin, afin que l'élève ait la satisfaction de *marcher d'une découverte à une autre découverte ;* que les devoirs ne soient pas trop faciles ni trop difficiles. Trop faciles, au lieu de stimuler l'activité intellectuelle, ils engendrent l'ennui ; trop difficiles, ils découragent et rendent l'étude odieuse. D'une part donc, il importe que l'enfant soit obligé de chercher ; mais, d'autre part, il faut également qu'avec une application raisonnable il puisse avoir le plaisir de trouver les solutions désirées.

b) Si l'enfant, au moment de son émancipation, n'emporte de l'école que quelques notions élémentaires de langue maternelle, de calcul, d'histoire et de géographie, l'éducation n'aura accompli que la moitié de sa tâche. Pour que l'œuvre soit complète, il faut qu'avec ces premières notions, l'élève emporte le ferme désir d'abord de ne pas les oublier et, ensuite, de les étendre dans la mesure du possible. En d'autres termes, nous voudrions que l'enfant quittât l'école épris d'amour pour la vérité, c'est-à-dire pour l'étude et le savoir. Que le maître ne néglige donc pas ce côté, l'un des plus beaux et des plus importants de sa noble mission. Qu'il inculque fréquemment à ses élèves combien l'ignorance est dégradante et combien le savoir ennoblit et perfectionne l'âme humaine. Qu'il leur rappelle souvent que tous les hommes, l'agriculteur aussi bien que le savant, devront un jour rendre compte à Dieu de l'usage qu'ils auront fait de leur intelligence. Qu'il leur inspire surtout l'amour de la doctrine révélée, qui est le fondement de toute vérité et le seul guide infaillible de l'homme sur la terre.

c) En insistant sur l'amour de la vérité et du savoir, notre intention n'est nullement d'engager nos braves ouvriers et nos actifs campagnards à abandonner leurs utiles occupations pour se plonger dans de longues études spéculatives. Pas le moins du

monde! Par contre, en nos jours de demi-science, toujours plus ou moins anti-chrétienne, nous voudrions qu'ils sachent bien ce qu'ils savent. En nos jours de discussions interminables, nous voudrions qu'ils puissent, par une connaissance solide des questions les plus agitées, remettre à leur juste place les innombrables petits prétentieux qui, sans savoir aucun, croient être des prodiges de science dès l'instant qu'ils déblatèrent contre l'Eglise, cessent de remplir leurs devoirs religieux. En un mot, nous voudrions que tous les jeunes gens formés dans nos écoles soient et restent en mesure de défendre victorieusement, à la caserne comme à l'auberge, leurs convictions sincèrement chrétiennes.

d) L'amour du vrai aura porté ses plus beaux fruits quand il sera devenu pratique, c'est-à-dire quand il aura engendré la *véracité* et la *sincérité*. Quoi de plus beau, en effet, qu'un homme vrai dans ses paroles, vrai dans ses actes, vrai dans toute sa conduite, exact dans ses récits, sincère dans ses explications, franc dans sa manière d'être et d'agir? Quoi de plus estimable qu'un homme dont la parole, comme on disait jadis, vaut la signature d'un notaire?

Habituer les enfants à la véracité et à la sincérité, tel est donc l'un des points les plus graves de la tâche imposée à l'éducation. Cette tâche, nous le savons, n'est pas aisée à remplir, tant le mensonge est séduisant pour l'enfance, tant l'homme éprouve le besoin de dissimuler ses faiblesses et le côté répréhensible de ses actes. Ce n'est pas à dire toutefois que l'école ne puisse exercer sous ce rapport une action heureuse, profonde et bénie. Quant aux points auxquels l'éducateur devra particulièrement vouer son attention en cette matière, nous croyons pouvoir les ramener à quatre principaux:

1. Que l'éducateur fasse souvent ressortir, et avec une éloquence profondément convaincue, combien le mensonge et l'hypocrisie sont odieux devant les hommes et coupables aux yeux de la morale naturelle et de la loi divine.

2. Qu'il s'applique à gagner la confiance de ses élèves afin que ceux-ci aient le courage d'user de franchise à son égard.

3. Qu'il soit indulgent pour les fautes avouées et les espiégleries faites rondement, gaîment, de bon cœur, mais impitoyable pour le mensonge, la duplicité, la fourberie et l'hypocrisie.

4. Qu'il se montre lui-même vrai dans ses paroles, vrai dans ses menaces, vrai dans ses punitions, vrai dans toute sa conduite.

La tâche, nous le répétons, est ardue. Mais où est l'élève assez insensible et assez mal disposé pour pouvoir fréquenter pendant huit ans une école telle que nous la supposons, sans en subir peu à peu la bienfaisante influence?

(A suivre.)